

Violaine Dompierre

La Vieille dame de l'île

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0112512.000.R.P.2008.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2009

Remerciements

À Maryannick Braud-Giraudet pour ses souvenirs de Belle-Île, à Évangeline Bamdé et à tous les habitants de Belle-Île-en-Mer qui ont su sauvegarder l'âme d'un si bel endroit et enfin, à Raphaël que j'aime toujours autant et qui m'a inspiré ces prochaines pages.

Un merci tout spécial à Gérard-Marc Braud pour ses conseils.

Chapitre 1

7 h 30. Elle avançait à pas feutrés et rapprochés dans la rue et au-dessus d'elle, les mouettes tournoyaient pour saluer le jour naissant. Il allait faire une chaleur torride, ça se sentait, elle le savait. Et pourtant, la vieille dame de l'île portait, une fois encore, son pantalon gris, son col roulé de la même couleur et son débardeur beige. Elle ne souffrait pas de la chaleur. Aucune trace de sueur. Elle tenait son sac de paille serré contre elle et se demandait ce qui constituerait son principal repas de la journée. Les effluves des saucissons lui montaient au nez, tout comme d'ailleurs celles du pain frais que l'on sortait des fours. Les mêmes odeurs qu'elle reniflait ponctuellement depuis quatre-vingt-douze ans aujourd'hui. Le mercure atteignait déjà les vingt-deux degrés Celsius malgré cette heure matinale et Armel devait se hâter de faire ses courses avant que la foule du Bangor, un des traversiers qui faisaient la navette entre Quiberon et Le Palais, ne débarque sur le port.

— Bonjour Armel, lui envoya Pol derrière son étal de fromage.

Elle le salua d'un large sourire.

— Mon petit Pol, comment sera le temps aujourd'hui ?

Le jeune homme dans la trentaine sortit de derrière son comptoir et regarda le ciel quelques secondes en fronçant ses épais sourcils blonds.

— Mmhhh..., hésita-t-il. Un temps bien breton, mais à l'influence belliloise.

— C'est ce que je pensais, opina la vieille dame.

Traduisez : il fera gris et pluvieux en principe, mais on n'en sait rien parce que les vents dans l'île peuvent tout faire basculer. Pas étonnant qu'au petit écran, les gens de la météo se trompent si souvent sur la température qu'il fera à Belle-Île. Armel n'éprouvait d'ailleurs pas plus de respect que de sympathie pour ces météorologues à la noix. Elle les trouvait totalement inutiles. Il valait mieux, selon elle, aller chez la cartomancienne. Comment prévoir en Bretagne ? Pol, lui, savait. Il ne se trompait jamais. Pol, c'était son préféré. Né dans l'île, il faisait partie de ces familles qui comprennent l'importance des racines et qui n'ont pas envie de partir pour s'enrichir sur le continent. Il menait une chaude lutte quotidienne aux supermarchés de ce monde, que les insulaires fréquentaient de plus en plus assidûment.

— Ce sont des traîtres ! lançait Armel chaque fois qu'on lui rappelait que ces jeunes familles de consommateurs appartenaient au monde moderne, qu'ils bénéficiaient du côté pratique des grandes surfaces et qu'ils n'allaient pas s'en priver.

Ses regimbements avaient autant d'impact que lorsqu'elle brandissait une pancarte devant la porte de ces établissements pour manifester contre l'envahissement des gros au détriment des petits. Et pourtant, même elle n'avait pas le choix de s'y approvisionner en denrées non périssables puisque les marchés n'offraient pas ce genre de produits. Elle payait alors le petit Bastian pour faire la tâche à sa place. Sur sa bicyclette, il partait en mission et, secrètement, remplissait son panier d'articles qui allaient permettre à Armel de concocter les meilleurs repas de

l'île. Jamais il ne fallait qu'on sache qu'elle encourageait le supermarché. Jamais ! Et pourtant, tout le monde le savait. Mais personne ne lui disait. À quoi bon s'entêter contre une vieille dame de quatre-vingt-douze ans, convaincue, têtue et bretonne. Une fidèle cette Armel. On l'aimait bien. Surtout Pol.

— Qu'est-ce qu'on vous donne aujourd'hui ? demanda le fromager avec le sourire.

— Je te prendrai un bon morceau d'Abbaye de la Joie, un Emmental, un petit Fourme et un chèvre de votre cru.

— De la visite, Armel ?

— Toujours, répondit-elle.

Pol rit de bon cœur et coupa ses fromages.

— Sûrement de la grande visite venue du large, ajouta la vieille dame.

Pol sourit et lui remit son paquet.

— Je vous en souhaite une bien belle.

— À toi aussi, cher Pol, répondit-elle en faisant montre de son plus beau sourire.

Armel n'avait plus de dents en avant. Pour tout dire, elle n'avait jamais été chez le dentiste puisqu'il n'y en avait à l'époque qu'un sur l'île et qu'elle le trouvait bête et suffisant.

« D'accord, je n'ai pas fait d'école comme lui. D'accord, je ne suis jamais allée sur le continent, moi, mais je ne suis pas idiote pour autant et je n'ai pas envie qu'on me traite comme une petite fille. »

Elle refusait de porter un dentier.

« Ça va me distraire et m'empêcher de bien goûter les aliments. »

Et impossible de la convaincre du contraire. Elle était comme ça, Armel. Avec ses lèvres que sa bouche aspirait chaque fois qu'elle parlait, elle avait l'air très vieille. Mais quand on discutait avec elle, on se rendait vite compte de sa vivacité d'esprit. Du coup, on la voyait beaucoup plus jeune, malgré son traditionnel et éternel chignon gris.

Elle trottinait presque dans la rue pavée à destination du prochain étal embourbé en ce beau samedi matin. Elle salua Briac, le marchand de saucissons qui lui faisait toujours goûter une de ses découvertes. Il y en avait au bison, aux châtaignes, aux cèpes, au génépi, au marc de raisin, à l'ail bien sûr, et l'immense verre de vin blanc décoratif qu'il avait installé sur sa table donnait encore plus envie aux clients de faire provision de cette gourmande boustifaille. Les concurrents ne tenaient pas la route. Ça sentait si bon et de si loin... Chaque matin, c'était le même manège.

— Allez ma petite madame Legruec, un morceau ?

— Arrête tes bouffonneries et appelle-moi Armel, comme tout le monde. Legruec, ça me vieillit.

— Je serai jamais capable.

— Têtu, va !

Et le bel homme aux cheveux bruns, mi-longs, arborant une barbe de plusieurs jours, lui présenta un couteau sur lequel s'offrait une généreuse tranche de saucisson. Qu'importe s'il n'était que 7 h 30. Il n'y a pas d'heure pour faire plaisir à son palais.

— Et je ne suis pas petite ! répondit-elle la bouche pleine, du haut de son mètre soixante, ce qui ne manqua pas de faire rire le marchand.

— Prends garde Briac, tu as des concurrents maintenant à l'autre bout du marché. Si tu m'embêtes trop, je pourrais aller les encourager.

— Vous ne me feriez pas ça, madame Leg... Armel. Impossible !

— T'as bien raison, polisson. Allez, donne-moi un saucisson à la bière et trois andouillettes, s'il te plaît.

Il s'exécuta avec plaisir.

— Et le docteur, il est allé chez vous finalement hier ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— De me calmer sur le saucisson ! Je fais plein de cholestérol... mais il faut bien mourir de quelque chose, non ?

Le marchand de saucissons éclata de rire.

— C'est pas ce qu'il vous a dit, tout de même ?

— Tu le sais bien, Briac, que je concocte mes propres prescriptions. C'est le meilleur remède. Quand le moral va, tout va. Et pour moi, le moral passe par la fourchette.

— À la bonne vôtre ! lança-t-il gaiement en lui remettant son paquet. Régalez-vous, alors.

— Je n'y ai jamais manqué et ce n'est pas aujourd'hui que ça commencera.

Elle le salua en plongeant son saucisson et ses andouillettes dans son sac de paille, et avança vers la marchande de poisson, en prenant bien garde de bifurquer pour ne pas rencontrer la vendeuse de fruits. Cette Charleza, elle ne l'aimait pas. Elle lui avait un jour fourgué une pêche gâtée et ça, elle ne le supportait pas ! Quand elle demandait aux

commerçants de choisir pour elle, ce n'était pas pour accepter qu'on lui passe de la vieille camelote !

« Non, mais elle me prend pour qui ? avait-elle pensé. Croit-elle que je suis assez sénile pour ne pas m'apercevoir que sa pêche est encore plus vieille que mon visage ? Plus jamais elle ne me reverra, plus jamais ! »

Elle regrettait bien son petit Blez qui, à 83 ans, venait de prendre sa retraite. Le hic, c'est qu'ici sur l'île, elle avait peu de choix et si ce n'était pas les fruits du marché qu'elle choisissait pour s'approvisionner, donc ceux de Charleza, il ne restait plus que ceux de Super U et de Casino. Mais la vieille était rusée et avait fait copain-copain avec les fermiers pour qu'ils lui fournissent fruits et légumes frais, gratos en plus ! Cependant, exit les pêches et autres fruits exotiques ! Armel n'en mangerait plus. Elle en avait fait son deuil. Elle préférait s'en passer plutôt que de piler sur son orgueil, malgré l'évidente campagne de séduction que Charleza lui menait depuis son erreur fatale. C'est qu'elle était bonne cliente, cette Armel !

Pour l'instant, donc, c'était au tour des marchands de poisson de recevoir sa visite. Il y en avait deux et Armel alternait selon ses goûts, les choix qui lui étaient offerts, les prix et les arrivages. Chose certaine, les poissons étaient toujours frais du matin et ceux qui se levaient assez tôt pouvaient voir les pêcheurs accoster au port. Ce matin, c'est Enor, la poissonnière, qui l'attira et surtout ses superbes filets de maquereau qui la suppliaient de les prendre.

— Donnez-m'en six, s'il vous plaît.

— Six ? fit la marchande, étonnée. Vous recevez, aujourd'hui ?

Armel tiqua. Elle aimait bien Enor, mais la trouvait curieuse. Elle regrettait de ne pas avoir été chez Gilles, juste à côté qui, d'accord, avait l'air plus froid, mais au moins ne posait jamais de questions. À part sa femme et ses poissons, tout lui était égal de toute façon. N'empêche qu'il fallait maintenant qu'elle réponde à Enor, qui choisissait pour elle les plus beaux filets. Elle allait lui faire un prix, comme toujours, et ça, ce n'était pas négligeable. Quand même pratique d'être une vieille... En plus, elle était loin d'être la doyenne de l'île. Était-ce l'air du large, la beauté qu'on retrouvait sur chaque côte ou tout simplement le stress beaucoup moins élevé que sur le continent qui faisait qu'on y vivait vieux ? Armel l'ignorait. Toujours est-il que les insulaires tardaient à quitter ce monde. Il est vrai que le paradis était un peu ici à Belle-Île-en-Mer. À quoi bon aller ailleurs...

— C'est la saison touristique qui commence aujourd'hui, vous le savez bien.

— Hé oui ! Comment l'oublier ?... Heureusement qu'ils ne viennent pas pour le poisson ! commenta Enor, qui aimait bien faire des sous, mais détestait se presser pour servir les clients. Ça l'empêchait de papoter.

— Mais vous savez qu'ils vont revenir pour les miens, mes poissons, dit Armel.

— Ça c'est certain, sourit la marchande en lui remettant son paquet.

— Ça fait quinze euros vingt.

Armél la regardait en attendant mieux.

— 14 ?

La vieille dame ne bougeait pas, les bras collés sur son sac de paille.

— 13. C'est mon dernier chiffre.

— Là tu parles ! fit la dame en sortant deux billets de cinq euros, puis une pièce de deux de son porte-monnaie au fond de son sac de paille.

— On avait dit 13, non ?

— Non. J'ai entendu 12, moi, s'entêta la vieille dame.

— Armel...

Enor abdiqua en faisant un clin d'œil à la cliente suivante qui se demandait bien qui était cette redoutable négociatrice. Tout le monde ne connaissait pas Armel, mais Armel connaissait tout le monde. C'est ce qui était magique. D'ailleurs, tout était un peu magique sur cette île. La sirène du Bangor retentit. Armel sursauta et regarda sa montre.

— Dieu du ciel ! Il faut que j'y aille.

Elle attrapa son paquet à peine scellé, salua Enor et partit d'un pas pressé vers une journée qui s'annonçait riche en émotions.